

LA VIE POPULAIRE

PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE

Le JEUDI et le DIMANCHE

Elle est mise en vente tous les Mercredis et Samedis

DIRECTION :

18, rue d'Enghien, 18

PARIS

ABONNEMENTS : Paris et Dép^{ts}. 6 m. 9 fr. — 12 m. 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

SOMMAIRE : — I. Histoire de la semaine : Pour ne pas l'être? par Gyp. — II. Le marquis de Fumerol, par Guy de Maupassant. — III. Madame Lucèce, roman nouveau, par Arsène Houssaye. — IV. L'Inconnu, roman nouveau, par Paul Hervieu. — V. Frankley, roman, par Henry Gréville. — VI. Candidat, par Jules Claretie. — VII. Anna Karénine, roman traduit du russe, par le Comte Léon Tolstoï.

LE MARQUIS DE FUMEROL

Par GUY DE MAUPASSANT



vieux littérateurs démodés, ou des petits jeunes gens incolores, qui ne rient pas, ne causent pas, ne fument même pas!... Et les femmes, donc?... des poupées, ennuyeuses, sottes, fagotées, qui ne disent pas deux mots!...

« Je pensais que les amis gais de mon mari, ceux que je voyais avec lui avant son mariage, viendraient chez moi quelquefois... Ils n'y ont pas mis le pied, sauf deux ou trois!... En revanche, il a de vieux amis insupportables... qui m'accablent de politesses et de visites... M. X..., par exemple!... le jour où je reçois, il arrive le premier et part le dernier... De deux à sept heures, il joue les cariatides dans mon salon en buvant quinze tasses de thé!... Et il est si, si ennuyeux, ce pauvre homme!... Il fera fuir tout le monde! Sans compter que quand par hasard nous sommes seuls pendant cinq minutes, il se traîne à genoux sur le tapis en me criant qu'il m'adore... Ça m'agace!... D'autres jours, quand j'ai des visites, les domestiques entrent continuellement dans le salon, sous un prétexte ou sous un autre, pour remonter une lampe, refaire le feu, allumer des bougies, apporter une lettre... Évidemment ils obéissent à une consigne; dernièrement j'ai demandé à Jean pourquoi il avait apporté cinq bûches en moins d'une heure, il m'a répondu, en souriant d'un air embarrassé : « C'est que Monsieur m'a bien recommandé de ne jamais laisser Madame manquer de bois quand il y a des visites! »

« Quand nous sortons à pied, mon mari s'arrête à toutes les boutiques les plus banales et les plus insignifiantes... Il se précipite le nez sur n'importe quelle glace, en s'écriant : « Ah! c'est charmant!... Est-ce assez joli?... » Le plus souvent, ce qui excite ainsi son admiration, c'est la photographie de M. Grévy, une porcelaine à treize sous ou un rasoir mécanique! Naturellement je me retourne, moi, et j'aperçois un ami, — un des rares amis chics, — qui s'éloigne furtivement, après nous avoir salués, se cachant presque en voyant qu'on l'évite avec affectation.

« Le monde?... Je n'y vais pas!... C'est à peine si j'assiste à trois ou quatre cohues officielles... Ça ne m'amuse pas du tout, et au dernier bal de l'Élysée on m'a pincée tout le temps... Je n'ai pas osé le dire...

« Les expositions des cercles, des aquarellistes me distrairaient. Nous n'y allons jamais!... Mon mari me mène au Luxembourg ou au Louvre, et m'explique avec insistance que, les races étant dégénérées, les formes modernes ne sont plus aussi vigoureuses que celles reproduites par les statuaires anciens... Qu'est-ce que ça me fait, tout ça?...

III

CE QUI ADVIENT

Au retour d'un bal. Monsieur et Madame rentrent en coupé.

MONSIEUR. — Ce petit serin de prince de Granton, qui voulait absolument vous être présenté... Je l'ai envoyé promener, naturellement...

MADAME. — Pourquoi?...

MONSIEUR. — Pourquoi? Mais parce que cette présentation était inutile... (à part) et dangereuse! Il est joli comme un cœur, cet animal-là!...

MADAME. — Il eût été plus simple... et plus poli, de me le présenter vous-même...

MONSIEUR, inquiet. — Comment, moi-même?... Est-ce qu'il s'est fait présenter par un autre?

MADAME. — Dame!... (A part.) Il y tenait!...

MONSIEUR, vexé. — Et, que vous a-t-il dit, ce jeune serin? si toutefois ma question n'est pas indiscrète?...

MADAME. — Pas du tout... Nous avons parlé de la pluie et du beau temps... (A part.) Du beau temps surtout... Il m'a demandé — sans avoir l'air de se renseigner — si j'allais aux Accacias? à quelle heure?... Si je me promenais à pied? si je me promenais seule?... si je comptais y aller demain?... etc. J'ai répondu à toutes les questions et je serais

bien étonnée si demain... Ce n'est peut-être pas très correct, cette façon de procéder; ça a un peu l'air d'un rendez-vous... Aussi, c'est la faute de mon mari!... Il m'épie, il me guette, il me surveille, il refuse à ses amis de les présenter à moi... Tant pis!... J'étouffe, à la fin!... Ce soir, je n'ai même pas osé valser avec le petit prince!... et pourtant, j'en avais joliment envie... Il est gentil comme tout!...

MONSIEUR. — Je parie qu'il vous a demandé quel jour vous recevez?...

MADAME, distraite. — Qui ça?...

MONSIEUR. — Ce jeune idiot!...

MADAME, sèchement. — Non!...

MONSIEUR. — Ça m'étonne!... Je vous avertis, ma chère amie, que M. de Granton a la spécialité de compromettre les femmes...

MADAME, indifférente. — Ah!...

MONSIEUR. — Oui, de plus, il est irrésistible, dit-on...

MADAME, intéressée. — Ah!...

MONSIEUR. — C'est pour lui que madame de Frontignan s'est empoisonnée...

MADAME, de plus en plus intéressée. — Ah! vraiment?...

MONSIEUR. — Mais c'est assez parler de ce gommeux insignifiant...

MADAME, à part. — Insignifiant!... un monsieur pour lequel madame de Frontignan s'est empoisonnée!...

MONSIEUR. — Dites-moi plutôt comment vous trouvez mon ami Rapiou?...

MADAME. — Je le trouve affreux!...

MONSIEUR. — C'est que vous l'aurez mal vu!... Quand vous serez faite à sa tête, vous...

MADAME. — Je devrais y être faite, à sa tête!... Vous me l'avez présenté cinq fois ce soir!... Il a dû croire que vous étiez gris...

MONSIEUR. — Vous exagérez! (A part.) C'est vrai... Chaque fois que quelqu'un causait un peu trop longtemps avec ma femme, je lui présentais Rapiou, histoire de rompre les chiens... (Haut.) Que vous a-t-il raconté, ce pauvre Rapiou?...

MADAME. — Nous avons causé lecture...

MONSIEUR. — Il a une bibliothèque superbe...

MADAME, d'un air indifférent. — C'est ce qu'il m'a dit!... (A part.) Il va me prêter des livres... en cachette, bien entendu... J'en ai assez de Walter Scott... et même de Corneille!... Il m'a promis *Bel-Ami*, *Sapho*, et la *Maison Tellier* pour commencer... et puis un vieux roman, les *Liaisons dangereuses*, je crois?... Enfin je lirai donc quelque chose de... corsé!... C'est peut-être mal, ce que je vais faire là?... Mais si on me donnait des livres, je n'emploierais pas ces expédients... douteux...

MONSIEUR, la regardant tendrement. — A quoi penses-tu?...

MADAME. — Je pense que je vais bien dormir!...

MONSIEUR. — Dormir?... (Il lui embrasse la nuque.) Dormir déjà?

MADAME, inquiète, reculant. — Mais il est deux heures du matin!

MONSIEUR, à part. — Elle est froide!... C'est une nature froide! Au fait, tant mieux!... J'ai au moins une chance de ne pas l'être.

LE CHŒUR MODERNE

Il le sera!!!

GYP.

Dans l'intention d'être agréable à ceux de ses lecteurs qui s'éloignent de Paris pendant la saison d'été, LA VIE POPULAIRE inaugure des abonnements d'essai, ou

ABONNEMENTS D'UN MOIS

au prix de 1 fr. 50 c.

Ces abonnements partent du premier ou du quinze de chaque mois. Il suffit pour s'abonner, d'envoyer, avec son adresse, 1 fr. 50 c. en timbres-poste à M. l'administrateur de LA VIE POPULAIRE, 18, rue d'Enghien.

LE HORLA

par

GUY DE MAUPASSANT (1)

LE MARQUIS DE FUMEROL

Roger de Tourneville, au milieu du cercle de ses amis, parlait, à cheval sur une chaise, il tenait un cigare à la main, et, de temps en temps aspirait et soufflait un petit nuage de fumée.

...Nous étions à table quand on apporta une lettre. Papa l'ouvrit. Vous connaissez bien papa qui croit faire l'intérêt du Roy, en France. Moi, je l'appelle don Quichotte, parce qu'il s'est battu pendant douze ans contre le moulin à vent de la République sans bien savoir si c'était au nom des Bourbons ou bien au nom des Orléans. Aujourd'hui il tient la lance au nom des Orléans seuls, parce qu'il n'y a plus qu'eux. Dans tous les cas, papa se croit le premier gentilhomme de France, le plus connu le plus influent, le chef du parti; et comme il est sénateur inamovible il considère les Rois des environs comme ayant des trônes peu sûrs.

Quant à maman, c'est l'âme de papa, c'est l'âme de la royauté et de la religion, le bras droit de Dieu sur terre, et le fléau des mal-pensants.

Donc on apporta une lettre pendant que nous étions à table. Papa l'ouvrit, la lut; puis il regarda maman et lui dit : « Ton frère est à l'article de la mort. » Maman pâlit. Presque jamais on ne parlait de mon oncle dans la maison. Moi je ne le connaissais pas du tout. Je savais seulement par la voix publique qu'il avait mené et menait encore une vie de polichinelle. Ayant mangé sa fortune avec un nombre incalculable de femmes, il n'avait conservé que deux maîtresses, avec lesquelles il vivait dans un petit appartement, rue des Martyrs.

Ancien pair de France, ancien colonel de cavalerie, il ne croyait, disait-on, ni à Dieu ni à diable. D'autant donc de la vie future, il avait abusé, de toutes les façons, de la vie présente; et il était devenu la plaie vive du cœur de maman.

Elle dit : « Donnez-moi cette lettre, Paul. » Quand elle eut fini de lire, je la demandai à mon tour. La voici :

« Monsieur le comte, je croi devoir vous faire savoir que votre bôfrère le marqui de Fumerold, va mourir. Peut être voudré vous prendre des disposition, et ne pas oublié que je vous ai prévenu.

« Votre servante,

« MÉLANI. »

Papa murmura : « Il faut aviser. Dans ma situation, je dois veiller sur les derniers moments de votre frère. »

Maman reprit : « Je vais faire chercher l'abbé Poivron et lui demander conseil. Puis j'irai trouver mon frère avec l'abbé et Roger. Vous, Paul, restez ici. Il ne faut pas vous compromettre. Une femme peut faire et doit faire ces choses-là. Mais un homme politique dans votre position, c'est autre chose. Un adversaire aurait beau jeu à se servir contre vous de la plus louable de vos actions.

— Vous avez raison, dit mon père. Faites suivant votre inspiration, ma chère amie.

Un quart d'heure plus tard, l'abbé Poivron entra dans le salon, et la situation fut exposée, analysée, discutée sous toutes ses faces.

(1) Ollendorff éditeur.

Si le marquis de Fumerol, un des grands noms de France, mourait sans les secours de la religion, le coup assurément serait terrible pour la noblesse en général et pour le comte de Tourneville en particulier. Les libre-penseurs triompheraient. Les mauvais journaux chanteraient victoire pendant six mois; le nom de ma mère serait traîné dans la boue et dans la prose des feuilles socialistes; celui de mon père éclaboussé. Il était impossible qu'une pareille chose arrivât.

Donc une croisade fut immédiatement décidée qui serait conduite par l'abbé Poivron, petit prêtre gras et propre, vaguement parfumé, un vrai vicaire de grande église dans un quartier noble et riche.

Un landeau fut attelé et nous voici partis tous trois, maman, le curé et moi pour administrer mon oncle.

Il avait été décidé qu'on verrait d'abord Mme Mélanie, auteur de la lettre et qui devait être la concierge ou la servante de mon oncle.

Je descendis en éclaircur devant une maison à sept étages et j'entrai dans un couloir sombre où j'eus beaucoup de mal à découvrir le trou obscur du portier. Cet homme me toisa avec méfiance.

Je demandai : « Madame Mélanie, s'il vous plaît ? »

— Connais pas !
— Mais, j'ai reçu une lettre d'elle.
— C'est possible, mais connaît pas. C'est quelque entretenue que vous demandez ?

— Non, une bonne probablement. Elle m'a écrit pour une place.

— Une bonne?... Une bonne?... P't-être la celle au marquis. Allez voir, cintième à gauche.

Du moment que je ne demandais pas une entretenue, il était devenu plus aimable et il vint jusqu'au couloir. C'était un grand maigre avec des favoris blancs, un air bedeau et des gestes majestueux.

Je grimpai en courant un long limaçon poisseux d'escalier dont je n'osai toucher la rampe et je frappai trois coups discrets à la porte de gauche du cinquième étage.

Elle s'ouvrit aussitôt; et une femme malpropre, énorme, se trouva devant moi barrant l'entrée de ses deux bras ouverts qui s'appuyaient aux deux portants.

Elle grogna : « Qu'est-ce que vous demandez ? »

— Vous êtes madame Mélanie ?
— Oui.
— Je suis le vicomte de Tourneville.
— Ah bon ! Entrez.
— C'est que... maman est en bas avec un prêtre.

— Ah bon... Allez les chercher. Mais prenez garde au portier.

Je descendis et je remontai avec maman qui suivait l'abbé. Il me sembla que j'entendais d'autres pas derrière nous.

Dès que nous fûmes dans la cuisine, Mélanie nous offrit des chaises et nous nous assimes tous les quatre pour délibérer.

— Il est bien bas ? demanda maman.
— Ah oui, madame, il n'en a pas pour long-temps.

— Est-ce qu'il semble disposé à recevoir la visite d'un prêtre ?

— Oh ! je ne crois pas.
— Puis-je le voir ?
— Mais... oui... madame... seulement... seulement... ces demoiselles sont auprès de lui.

— Quelles demoiselles ?
— Mais... mais... ses bonnes amies donc.
— Ah !

Maman était devenue toute rouge. L'abbé Poivron avait baissé les yeux. Cela commençait à m'amuser et je dis :

— Si j'entrais le premier ? Je verrai comment il me recevra et je pourrai peut-être préparer son cœur.

— Maman, qui n'y entendait pas malice, répondit :

— Oui, mon enfant.
Mais une porte s'ouvrit quelque part et une voix, une voix de femme cria :

— Mélanie !
La grosse bonne s'élança, répondit :

— Qu'est-ce qu'il faut, mamzelle Claire ?
— L'omelette, bien vite.

— Dans une minute, mamzelle.
Et revenant vers nous, elle expliqua cet appel :

— C'est une omelette au fromage qu'elles m'ont commandée pour deux heures comme collation.

Et tout de suite elle cassa les œufs dans un saladier et se mit à les battre avec ardeur.

Moi, je sortis sur l'escalier et je tirai la sonnette afin d'annoncer mon arrivée officielle.

Mélanie m'ouvrit, me fit asseoir dans une antichambre, alla dire à mon oncle que j'étais là, puis revint me prier d'entrer.

L'abbé se cacha derrière la porte pour paraître au premier signe.

Assurément, je fus surpris en voyant mon oncle. Il était très beau, très solennel, très chic, ce vieux viveur.

Assis, presque couché dans un grand fauteuil, les jambes enveloppées d'une couverture, les mains, de longues mains pâles, pendantes sur les bras du siège, il attendait la mort avec une dignité biblique. Sa barbe blanche tombait sur sa poitrine, et ses cheveux, tout blancs aussi, la rejoignaient sur les joues.

Debout, derrière son fauteuil, comme pour le défendre contre moi, deux jeunes femmes, deux grasses petites femmes, me regardaient avec des yeux hardis de filles. En jupe et en peignoir, bras nus, avec des cheveux noirs à la diable sur la nuque, chaussées de savates orientales en broderies d'or qui montraient les chevilles et les bas de soie, elles avaient l'air, auprès de ce moribond, des figures immorales d'une peinture symbolique. Entre le fauteuil et le lit, une petite table portant une nappe, deux assiettes, deux verres, deux fourchettes et deux couteaux, attendait l'omelette au fromage commandée tout à l'heure à Mélanie.

Mon oncle dit d'une voix faible, essoufflée, mais nette :

— Bonjour, mon enfant. Il est tard pour me venir voir. Notre connaissance ne sera pas longue.

Je balbutiai : « Mon oncle, ce n'est pas ma faute... »

Il répondit : « Non. Je le sais. C'est la faute de ton père et de ta mère plus que la tienne... Comment vont-ils ? »

— Pas mal, je vous remercie. Quand ils ont appris que vous étiez malade, ils m'ont envoyé prendre de vos nouvelles.

— Ah ! Pourquoi ne sont-ils pas venus eux-mêmes ?

Je levai les yeux sur les deux jeunes filles, et je dis doucement : « Ce n'est pas de leur faute s'ils n'ont pu venir, mon oncle. Mais il serait difficile pour mon père, et impossible pour ma mère d'entrer ici... »

Le vieillard ne répondit rien, mais souleva sa main vers la mienne. Je pris cette main pâle et froide et je la gardai.

La porte s'ouvrit : Mélanie entra avec l'omelette et la posa sur la table. Les deux femmes aussitôt s'assirent devant leurs assiettes et se mirent à manger sans détourner les yeux de moi.

Je dis : « Mon oncle, ce serait une grande joie pour ma mère de vous embrasser. »

Il murmura : « Moi aussi... je voudrais... » Il se tut. Je ne trouvais rien à lui proposer, et on n'entendait plus que le bruit des fourchettes sur la porcelaine et ce vague mouvement des bouches qui mâchent.

Or l'abbé, qui écoutait derrière la porte, voyant notre embarras et croyant la partie

gagnée, jugea le moment venu d'intervenir, et il se montra.

Mon oncle fut tellement stupéfait de cette apparition qu'il demeura d'abord immobile; puis il ouvrit la bouche comme s'il voulait avaler le prêtre; puis il cria d'une voix forte, profonde, furieuse :

— Que venez-vous faire ici ?
L'abbé, accoutumé aux situations difficiles, avançait toujours murmurant :

— Je viens au nom de votre sœur, monsieur le marquis; c'est elle qui m'envoie... Elle serait si heureuse, monsieur le marquis...

Mais le marquis n'écoutait pas. Levant une main il indiquait la porte d'un geste tragique et superbe, et il disait exaspéré, haletant :

— Sortez d'ici..., sortez d'ici... voleurs d'âmes... Sortez d'ici, violeurs de consciences... Sortez d'ici, crocheteurs de portes des moribonds !

Et l'abbé reculait, et moi aussi; je reculai vers la porte, battant en retraite avec mon clergé; et, vengées, les deux petites femmes s'étaient levées, laissant leur omelette à demi mangée, et elles s'étaient placées des deux côtés du fauteuil de mon oncle, posant leurs mains sur ses bras pour les calmer, pour le protéger contre les entreprises criminelles de la Famille et de la Religion.

L'abbé et moi nous rejoignîmes maman dans la cuisine. Et Mélanie de nouveau nous offrit des chaises.

— Je savais bien que ça n'irait pas tout seul, disait-elle. Il faut trouver autre chose, autrement il nous échappera.

Et on recommença à délibérer. Maman avait un avis; l'abbé en soutenait un autre. J'en apportais un troisième.

Nous discutions à voix basse depuis une demi-heure peut-être quand un grand bruit de meubles remués et des cris poussés par mon oncle, plus véhéments et plus terribles encore que les premiers, nous firent nous dresser tous les quatre.

Nous entendions à travers les portes et les cloisons : « Dehors... dehors... manants... cuistres... dehors gredins... dehors... dehors... »

Mélanie se précipita, puis revint aussitôt m'appeler à l'aide. J'accourus. En face de mon oncle soulevé par la colère, presque debout et vociférant, deux hommes, l'un derrière l'autre, semblaient attendre qu'il fût mort de fureur.

A sa longue redingote ridicule, à ses longs souliers anglais, à son air d'instituteur sans place, à son col droit et sa cravate blanche, à ses cheveux plats, à sa figure humble de faux prêtre d'une religion bâtarde, je reconnus aussitôt le premier pour un pasteur protestant.

Le second était le concierge de la maison qui, appartenant au culte réformé, nous avait suivis, avait vu notre défaite, et avait couru chercher son prêtre à lui, dans l'espoir d'un meilleur sort.

Mon oncle semblait fou de rage ! Si la vue du prêtre catholique, du prêtre de ses ancêtres, avait irrité le marquis de Fumerol devenu libre-penseur, l'aspect du ministre de son portier le mettait tout à fait hors de lui.

Je saisis par les bras les deux hommes et je les jetai dehors si brusquement qu'ils s'embrassèrent avec violence deux fois de suite, au passage des deux portes qui conduisaient à l'escalier.

Puis je disparus à mon tour et je rentrai dans la cuisine, notre quartier général, afin de prendre conseil de ma mère et de l'abbé.

Mais Mélanie, effarée, entra en gémissant. « Il meurt... il meurt... venez vite... il meurt... »

Ma mère s'élança. Mon oncle était tombé par terre, tout au long, sur le parquet, et il ne remuait plus. Je crois bien qu'il était déjà mort.

Maman fut superbe à cet instant-là ! Elle

marcha droit sur les deux filles agenouillées auprès du corps et qui cherchaient à le soulever. Et leur montrant la porte avec une autorité, une dignité, une majesté irrésistibles, elle prononça :

— C'est à vous de sortir, maintenant.

Elles sortirent, sans protester, sans dire un mot. Il faut ajouter que je me disposais à les expulser avec la même vivacité que le pasteur et le concierge.

Alors l'abbé Poivron administra mon oncle avec toutes les prières d'usage et lui remit ses péchés.

Maman sanglotait, prosternée près de son frère.

Tout à coup elle s'écria :

— Il m'a reconnue. Il m'a serré la main. Je suis sûr qu'il m'a reconnue !!!... et qu'il m'a remerciée ! oh, mon Dieu ! quelle joie !

Pauvre maman ! Si elle avait compris ou deviné à qui et à quoi ce remerciement-là devait s'adresser !

On coucha l'oncle sur son lit. Il était bien mort cette fois.

— Madame, dit Mélanie, nous n'avons pas de draps pour l'ensevelir. Tout le linge appartient à ces demoiselles.

Moi je regardais l'omelette qu'elles n'avaient point fini de manger, et j'avais, en même temps, envie de pleurer et de rire. Il y a de drôles d'instant et de drôles de sensations, parfois, dans la vie.

Or, nous avons fait à mon oncle des funérailles magnifiques, avec cinq discours sur la tombe. Le sénateur baron de Croisselles a prouvé, en termes admirables, que Dieu toujours rentre victorieux dans les âmes de race un instant égarées. Tous les membres du parti royaliste et catholique suivaient le convoi avec un enthousiasme de triomphateurs, en parlant de cette belle mort après cette vie un peu troublée.

Le vicomte Roger s'était tu. On riait autour de lui. Quelqu'un dit : Bah ! c'est là l'histoire de toutes les conversions *in extremis*.

GUY DE MAUPASSANT.

M^{ME} LUCRÈCE

PAR

ARSENE HOUSSAYE

LIVRE DEUXIÈME

Comment tombent les femmes

VI

(Suite)

— Oui, oui, tu es une chercheuse, mais tu serais désolée de trouver. »

Hélène soupira :

« Que t'a-t-il dit ? »

— Toujours la même chanson : tout en te trompant, il ne peut vivre sans toi ; il était curieux que tu fusses partie sans lui pour le château du Diable où l'on vit trop à l'anglaise. Il a horreur de ces soupers de chasse qui ne finissent pas, dont l'intimité est déjà un outrage aux femmes ; pour moi, j'y suis allée

une fois, j'ai bien juré qu'on ne m'y reprendrait plus.

— Tu as eu bien raison ; ces buveurs de vin de Champagne se croient avec des filles.

— Mon opinion, ma chère Hélène, c'est que tu ne devais pas aller là sans ton mari. Il en pleurerait de rage ; mais il est si galant homme après tout, qu'il te laisse toute liberté, sachant d'ailleurs que tu es une impeccable ; il n'en est pas moins attristé de te voir tout braver, parce qu'il a toujours peur que les autres ne te jugent pas si bien que lui.

— Les autres, qu'est-ce que cela me fait ?

— Nous avons deux maris qui sont des anges ; le mien a toutes les bontés, le tien est le plus exquis des gentilshommes. Il vit un peu à la diable, comme le mien, mais quand il parle de toi, c'est le cœur qui parle. Il a toutes les délicatesses du sentiment le plus profond, aussi lui pardonne-t-on bien vite ses folies.

— Oh ! je le connais bien, murmura Mme de Briancour d'une voix étouffée par un sanglot.

— Tu pleures ? »

Les deux sœurs étaient dans le petit salon. La porte s'ouvrit, Mlle Aurore entra et demanda les ordres. Hélène lui fit signe de sortir, mais en essayant un sourire, car elle regardait toujours Aurore comme une amie.

« Aurore, je ne suis pas revenue, hormis pour le comte, à qui j'ai adressé une dépêche ce matin.

— Monsieur a dû recevoir votre dépêche, mais il a aujourd'hui une élection au Jockey-Club. »

Aurore referma la porte. Hélène alla pousser le verrou et revint à sa sœur. Elle la regarda d'un œil troublé.

« Blanche, tu crois à la confession ? »

— Oui.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? je vais désespérée au confessionnal et j'en reviens consolée.

— Tu ne me feras pas croire que quand tu t'es humiliée devant un prêtre, tout est sauvé pour toi.

— Cela est ainsi.

— Je comprendrais, puisque tu crois à la divinité de Jésus, que tu te jetasses au pied de la croix et que tu y répandisses toutes tes larmes sans autre confession.

— Peut-être que ce serait aussi l'expiation, mais je suis catholique, apostolique...

— Et pas Romaine, » interrompit Hélène, qui dans les situations les plus graves ne pouvait s'empêcher de jouer avec l'esprit.

En effet la marquise n'était pas Romaine dans le sens antique du mot, elle n'avait jamais touché au poignard de Lucrèce.

« Tu es bien heureuse, reprit Hélène, d'avoir conservé la foi : tu ne cherches pas ton chemin ; moi, je le cherche toujours.

— Tu n'en es pas plus heureuse.

— Oh ! non, certes. Pourquoi Dieu est-il si loin ?

— Pour moi, je trouve que Dieu n'est pas loin du tout.

— Ce qui ne t'empêche pas, si Dieu est près de toi, de ne pas le voir quand tu oublies ses commandements.

— C'est vrai que je ne vois pas Dieu, mais quand je vois le fils de Dieu, je redeviens meilleure. Je n'ai jamais commis une faute en face de Jésus. Pourquoi ne veux-tu pas croire que Dieu, dédaignant de se montrer à nous, a bien voulu que son fils prit une figure humaine pour nous tendre la main ? »

Mme de Briancour se rappela que le matin en allant au train express elle avait éprouvé une forte émotion en voyant un calvaire. Elle avait fait le signe de la croix contre son habitude. Elle s'était demandé pourquoi. Sans doute parce qu'elle avait péché. C'était donc un premier pas vers Dieu. Que Jésus fût ou non le fils de Dieu, pourrait-on nier qu'il ne porte pas la parole divine ?

« Ma chère Blanche, dit Hélène en embrassant sa sœur, nous reparlerons de Dieu ce soir ou demain ; en attendant fais-moi la grâce de me donner pour un jour cette croix d'or que tu portes toujours sur ton cœur. Tu vivras bien un jour sans cette croix ? »

« Oh ! je suis bien heureuse de te la donner, car j'en ai d'autres, moi. »

Hélène appuya ses lèvres sur la petite figure du Christ.

« Ce n'est pas, dit-elle, la figure du fils de Dieu que j'embrasse, c'est la figure de celui qui a été crucifié pour avoir parlé comme un Dieu.

— Toujours incorrigible, dit Blanche ; il n'y a que les simples d'esprit qui aient raison. » Elle prit dans ses doigts le front de sa sœur.

« Pourquoi aussi t'es-tu logée là des idées de l'autre monde ? »

— L'autre monde ! Ah ! s'il existait ! Mais non, il n'y a pas d'autre monde ; d'ailleurs j'aime mieux la nuit toute noire du tombeau.

— Tu ne reviens pas gaie. Veux-tu que nous dinions ensemble ? je t'amènerai mon mari, il te fera rire un peu.

— C'est convenu, amène-moi ton mari, le mien sera revenu... et je ne veux pas de tête-à-tête... »

En embrassant Blanche, Hélène, qui ne l'avait retenu que pour lui ouvrir son cœur, voulut enfin lui parler de l'horrible aventure, mais la parole ne put franchir les lèvres.

La marquise s'en alla à ses bonnes œuvres et la comtesse s'enfonça plus profondément dans son chagrin.

« Mourir ! » murmura-t-elle à plusieurs reprises.

Ce n'était pas la première fois que la comtesse appelait la mort, mais les forces de la vie avaient toujours eu raison de ses idées funèbres. Elle avait, d'ailleurs, l'horreur, non pas du néant, mais du noir, tant ses beaux yeux aimaient la lumière. Elle disait que le néant c'est le sommeil profond des Indiens, mais elle avait peur, comme Edgar Poe, que la tombe n'eût encore ses rêves. Qui sait si, dans la solitude du cercueil sous le marbre du tombeau, ce qui reste de nous ne ressent pas les affres de la mort ?

Elle avait beau se dire que c'était là des idées de poètes qui veulent se faire à peur à eux-mêmes, comme font les enfants qui mettent des masques devant le miroir : cette femme, qui ne croyait à rien, avait gardé je ne sais quoi des superstitions anciennes. Comme le régent, Philippe d'Orléans, qui niait Dieu et qui affirmait le diable, Hélène avait peur, tout en voulant mourir, de se réveiller dans le lit mauvais. Et pourtant, à quoi bon vivre ? N'avait-elle pas tout vu, tout senti, tout médité, cette curieuse trop tôt désabusée des beaux jours de la vie ; cette capricieuse cruelle, qui avait cassé toutes les branches de son arbre de science ; cette rieuse amère, qui, dans son scepticisme, n'avait eu de vaillance ni pour le bien, ni pour le mal. Attachée, non pas au vaisseau, mais au rivage, elle n'avait voulu s'embarquer ni dans les poésies, ni dans les tempêtes ; elle s'était contentée de voir de loin les flots caressants et les vagues furieuses. A quoi bon vivre ? Elle avait percé à jour toutes les malices humaines, cousues de fil blanc, toutes les hypocrisies, tous les masques. Que ne savait-elle pas ? Était-ce bien la peine de rouvrir ce livre monotone dont elle avait déjà relu toutes les pages ?

Et puis, après cette chute qui la rejetait au second rang, elle qui s'était toujours tenue victorieusement au premier, vivrait-elle avec cette honte dans l'âme, même si sa lâcheté n'était pas connue des autres. Que ferait-elle de sa conscience toujours indignée ? Qui sait si M. de Marjolé ne conterait pas sa bonne fortune, comme font tous ses pareils ?

Il était de son monde : quelques détours qu'elle fit, elle le rencontrerait. Elle aurait